

P 91725
AZ
1849
1/1

DE BOSSUET.



38730

ÉLOGE
DE BOSSUET.
DISCOURS

QUI A PARTAGÉ LE PRIX D'ÉLOQUENCE DÉCERNÉ PAR L'ACADÉMIE
FRANÇAISE DANS SA SÉANCE PUBLIQUE DU 25 AOUT 1827;

PAR M. SAINT-MARC GIRARDIN.

Le caractère d'un tel génie, c'est la richesse et l'ordonnance.
VILLEMAIN, *Nouveaux Mélanges*, de l'Éloquence chrétienne dans le IV^e siècle.

Quelques années après la mort de Bossuet, le clergé de France s'assembla : c'est là que siégeaient ces évêques contemporains de Bossuet, témoins de ses travaux, les uns qu'il avait instruits et éclairés, les autres qu'il avait soutenus et affermis, quelques-uns qu'il avait combattus, tous qu'il avait édifiés par ses vertus et ravis par son génie. C'est là que son éloge aurait dû être prononcé : spectacle imposant que ces prélats réunis pour proclamer les décrets de la foi, et inaugurant cette assemblée solennelle par le panégyrique du dernier Père de l'Église!

Aujourd'hui, après un siècle et plus écoulé, c'est devant l'Académie française que nous venons faire l'éloge de Bossuet; mais sa mémoire ne perdra rien à la différence des temps et des juges. La gloire des grands hommes a plusieurs aspects, et chaque époque peut y trouver son point de vue. Sous Louis XIV, l'Église eût vanté l'évêque et le théologien : aujourd'hui c'est le politique, l'historien, le philosophe, que nous étudierons; et nous louerons Bossuet avec la curiosité inquiète et remuante de notre siècle, comme ses contemporains l'auraient loué avec la gravité et le calme de leurs esprits. Enfin, dans cette réunion des représentants de notre littérature tout entière, cet homme qui eût à la fois tant de mérites divers trouvera des orateurs qu'inspira souvent son éloquence, des critiques qui pénétrèrent dans le secret de son génie, des hommes d'État qui jugeront sa politique, et de pieux évêques qui rendront témoignage de son zèle pour la foi et de ses travaux contre l'hérésie.

C'est le devoir du prêtre de tout ramener à Dieu : c'est là aussi, par un admirable accord, le caractère du génie de Bossuet : de là cette harmonie imposante entre ses fonctions et ses idées : théologie, histoire, politique, philosophie, il n'y a point de science, en quelques lieux écartés que l'ait jetée la

tempête des opinions humaines, qu'il ne rappelle à Dieu; il marche d'un pas sûr dans les voies de l'Église, l'œil fixé vers le ciel, poussant devant lui toutes nos pensées et toutes nos doctrines, châtiant l'une, restreignant l'autre, et les amenant devant le trône de Dieu pour en faire le plus bel hommage que l'homme ait pu jamais offrir à son Créateur, celui de la raison humaine éclairée et soumise.

Tel est Bossuet; c'est la religion qui imprime à ses ouvrages un caractère d'unité majestueuse : ses idées se répandent de tous côtés, mais reviennent toujours aboutir à Dieu. C'est Dieu qui préside à tous les mouvements de son esprit, à ces vives et impétueuses saillies de son éloquence, à ces profondes méditations de sa pensée : disciple respectueux de l'Église, prêt à s'humilier à sa voix, c'est l'image de la force obéissante; son génie s'est réglé sans se ralentir, et, contenue par le frein salutaire de la foi, son imagination n'en est que plus belle en devenant plus sûre : de là cette solidité de jugement qui s'allie à l'enthousiasme, et ce sublime qui ne coûte rien à la raison; de là cet esprit qui, pour me servir de ses expressions, *trouve sa sérénité dans sa hauteur*; de là aussi ce bon sens dans le génie, marque distinctive de Bossuet et du siècle de Louis XIV.

Examinons d'abord l'état de la France et de l'Église au moment où parut Bossuet; cherchons ensuite à démêler la nature de son génie dans la controverse, dans la politique, dans la philosophie et dans l'histoire; enfin étudions son admirable éloquence.

Bossuet raconte que, jeune encore, il vit le cardinal de Richelieu entrer à Paris dans une chambre de bois, portée par dix-huit gardes qui se relayaient de distance en distance : malade et moribond, mais

vainqueur de ses rivaux, ce ministre hautain traversait Paris au milieu de l'étonnement du peuple et des muettes imprécations de ses ennemis : la foule sur son passage s'entretenait, les uns de sa puissance, les autres de son génie ; peu songeaient à Dieu et à ses coups inattendus, si ce n'est, je l'imagine, ce jeune homme destiné à l'Église, cet enfant qui sera Bossuet, et qui peut-être, à la vue d'une si haute fortune comparée avec la fragilité humaine, méditait déjà sur la vanité des choses de la terre. Bientôt Dieu acheva la leçon : Richelieu mourut, et Bossuet alla voir ce ministre puissant étendu sur son lit de parade ; magnifique spectacle où le peuple vient satisfaire sa curiosité, où le courtisan rêve à ses intrigues, et que la piété seule sait comprendre. Ainsi une secrète prédestination amenait Bossuet près de ce cercueil, comme si le ciel voulait déjà instruire son enfance du peu que vaut le monde, comme si l'orateur à qui il fut donné de faire retentir, au milieu des palais, les terribles enseignements de la mort, devait en quelque sorte commencer son éducation devant le lit funèbre de Richelieu : c'était là une des époques de Bossuet, c'était son premier souvenir.

A quinze ans, il lut la Bible ; c'est un événement dans la vie du jeune prêtre que la première lecture de la Bible ; c'est une sorte d'initiation solennelle : voilà donc ce livre qui commence avec le monde et que couronne l'Évangile, ce livre dicté par Dieu et accompli par Dieu : de quelle ardeur dut s'enflammer Bossuet à cette sainte lecture ! livre sacré, qu'il étudiera toute sa vie, qu'il invoquera à toutes les heures, qui sera sa force contre l'hérétique, par qui il humiliera les rois, par qui il consolera les paysans ; livre saint, laisse ce jeune enfant s'abreuver de ta parole ; laisse-le puiser aux sources de la foi : bientôt il la répandra du haut de la chaire évangélique. Qui sut mieux sentir l'Écriture tour à tour simple et majestueuse, sublime et naïve ? Aussi comme il s'en est empreint ! c'est là ce qui donne à cet évêque de la cour de Louis XIV cet air d'antiquité, à ce prédicateur de Versailles le langage d'un prophète, à ce contemporain de la Fronde le caractère des temps anciens : pieuse métamorphose, qui le dépouille, pour ainsi dire, de tout ce qu'il a de moderne et de passager, et lui communique quelque chose de l'immortalité de la sainte parole.

Alors vivait un de ces hommes dont l'inépuisable charité semble une des preuves vivantes de la vérité du christianisme, saint Vincent de Paule, qui fut le dernier des saints, comme Bossuet le dernier des Pères de l'Église : c'était près de lui que plusieurs jeunes prêtres venaient faire en quelque sorte leur noviciat de vertus et de charité chrétienne, noble apprentissage, qui, près d'un tel maître, était déjà un honneur. Chaque mardi, sous les yeux de saint Vincent de Paule, se rassemblaient ces pieux disciples : c'est là qu'on traitait des besoins de l'Église, quels malheurs il fallait secourir, quels hôpitaux doter, quels princes et quels seigneurs attendrir ; et de ce conseil de bienfaisance partaient sans cesse des consolations au peuple, des bienfaits aux pau-

vres, des exhortations aux grands : c'est là que Bossuet s'instruisit des devoirs du sacerdoce.

Examinons quel était à cette époque l'état de la France et de l'Église.

La Fronde, où rien ne sembla garder son caractère naturel, où la guerre civile ne fut ni cruelle ni haineuse, où la révolte ne descendit jamais jusqu'aux passions populaires, où les manifestes furent des chansons, où les changements de parti ne déshonoraient personne, tant la conscience paraissait peu intéressée au milieu de ces frivoles débats ; la Fronde, qui, pour le parlement, fut un procès avec la guerre civile, en guise d'incident ; pour le coadjuteur, une sorte d'étude et d'esquisse de conspiration ; et pour Condé, une affaire de dépit ; la Fronde n'était plus qu'un souvenir incommode qu'on se hâtait d'effacer par une ardente soumission : c'était une dernière expérience qui révéla à chacun le secret de sa force ou de sa faiblesse ; à la noblesse, abattue par Richelieu, que désormais elle n'était plus rien dans l'État, et les grands seigneurs de vassaux se firent courtisans ; au parlement, qu'une assemblée de légistes est inhabile à la révolte, et les magistrats de tribuns redevinrent juges ; au peuple, que, dans une sédition sans fanatisme, il n'avait pas encore de rôle, et il revint doucement à l'obéissance : enfin, princes, nobles, magistrats, bourgeois, tous se sentirent ou faibles, ou maladroits, ou inutiles ; la royauté seule se sentit puissante : les temps étaient arrivés où, forte au milieu de l'affaiblissement de tous, entre une noblesse qui n'était plus qu'un nom, un parlement qui ne savait pas ce qu'il devait être, et un peuple qui n'était rien encore, elle devait se montrer avec toute sa grandeur ; et ce mot tant reproché : *L'État, c'est moi*, n'était qu'une vérité : Louis XIV jugeait les choses comme elles étaient. Peut-être n'eut-il d'autre tort que d'avouer par ce mot sa toute-puissance, et d'annoncer trop hautement que l'œuvre de Louis XI, de Henri IV et de Richelieu était enfin accomplie.

Ce qu'il y a de remarquable dans la Fronde, c'est que le clergé ne s'en mêla pas : car ce n'est pas au nom de la religion que Retz se fit chef de parti ; il brigait plutôt le rôle de Catilina que celui du cardinal de Lorraine : aussi n'y eut-il rien dans la Fronde que de frivole et d'incertain. A chaque instant, l'esprit de suite et d'opiniâtreté manque à cette mutinerie politique ; le clergé avait fait la Ligue ; aussi était-ce une révolution : il laissa la Fronde à ses propres forces ; ce ne fut qu'une émeute qui dura quelques années, sans mériter jamais un autre nom.

Sous Louis XIII, ce fut un cardinal qui régna ; mais le clergé ne sortit pas de l'Église pour entrer dans l'État ; et Richelieu, d'évêque devenu ministre, se servit quelquefois des prêtres comme de serviteurs, mais jamais comme de collègues : jamais prêtre n'eut moins d'esprit de corps que Richelieu ; il s'était, pour ainsi dire, sécularisé par son génie et son ambition.

Sous lui, l'Église était savante et vertueuse ; mais elle n'était pas plus libre que le reste de la France. Sa mort vint lever ce sceau de terreur et d'obéis-

sance imprimé sur toutes les bouches ; tout le monde s'éveilla, chacun avec ses passions et son caractère différent : de là la Fronde turbulente, tracassière, frivole, intrigante ; ce fut le réveil des gens de cour ; de là le jansénisme et les disputes de la grâce ; ce fut le réveil de l'Église, grave, sérieuse, telle que Richelieu l'avait faite : quand elle se sentit plus libre, elle eut des sectaires comme la France eut des factieux ; mais le jansénisme n'alla jamais jusqu'à l'hérésie, ni la Fronde jusqu'à la révolte : tant les habitudes de la foi et de la royauté étaient alors profondément empreintes dans les esprits. Singulier rapprochement ! la Fronde, emportée tant qu'elle pousse le ministre, s'arrête à temps devant le trône ; dans le jansénisme, c'est le même caractère de hardiesse et de soumission : ardent et opiniâtre contre le molinisme, il respecte la foi catholique ; enfin la Fronde déteste la révolution d'Angleterre sans jamais cesser d'être une sédition ; et le jansénisme, à son tour, lutte contre l'hérésie de la réforme sans jamais cesser d'être une secte.

C'est un examen curieux que de rechercher ce que Bossuet a emprunté des écrivains de Port-Royal : son génie a profité du leur ; comme eux, il est attaché à la tradition ; comme eux, il s'appuie sans cesse sur les Pères de l'Église : à Port-Royal, l'austérité de la foi passait des mœurs dans les ouvrages, et les écrits de ces pieux solitaires étaient laborieux et méthodiques comme leurs vertus : l'esprit de Bossuet est aussi sévère et aussi sérieux ; mais il est plus naturel et plus libre. Dans la controverse, Bossuet semble l'élève d'Arnauld ; il a comme lui cette force et cette sûreté de jugement si nécessaires au dialecticien ; mais sa manière de raisonner a quelque chose de plus grand et de plus aisé : Arnauld, dans la discussion, est quelquefois trop méthodique ; il suit les règles de la logique, et, législateur consciencieux, ne veut pas sans doute déroger aux lois qu'il a portées ; il ne s'abandonne pas assez à la raison simple et naturelle : l'allure de Bossuet est plus franche ; c'est celle du bon sens plutôt que de la science : aigri par ses longs combats et par ses malheurs, Arnauld est amer et emporté ; sa constance devient souvent de l'obstination ; on sent dans ses ouvrages l'opiniâtreté du théologien et le ressentiment du banni : Bossuet, respecté à la cour, précepteur du Dauphin, évêque de Meaux, n'a point dans la discussion cette aigreur qui vient de l'infortune ; il est noble et imposant, il parle de haut : c'est la confiance d'un homme sûr du respect des autres ; c'est le pressentiment et l'ardeur de la victoire, plutôt que le désespoir et le courage de la défaite : Arnauld, avant Bossuet, était l'oracle de l'Église ; mais Arnauld s'égare où Bossuet reste ferme, et les mystères de la grâce perdent Arnauld qui veut les pénétrer, tandis que Bossuet, fidèle à la loi de l'Église, les adore sans chercher à les éclaircir.

Bizarre destinée que celle d'Arnauld : c'était le grand Arnauld, comme le grand Corneille ; et la postérité indifférente ne se soucie ni de contester

¹ Voyez *Quelques Mazarinades*, où la mort de Charles 1^{er} est déplorée.

ni d'approuver ce jugement. Il combattit toute sa vie, et pour se reposer attendait l'éternité : ses combats, ses victoires, ses défaites sont aujourd'hui oubliés : ardent et inflexible dans ses opinions tant qu'il ne lutte que contre des théologiens, il sait, quand les puissances de la terre s'élèvent contre lui, se soumettre avec respect. Ce n'est point un de ces prédicateurs de la réforme appelant l'anathème et la malédiction sur la tête de Louis XIV : ce séditieux prétendu, ce détracteur de la puissance royale, écrit, du fond de son exil, pour les Stuarts exilés ; ce sectaire défend les droits du saint-siège ; et l'Europe se demande comment ce défenseur des rois et des papes est maudit à Rome et banni de Paris ; chacun de ses malheurs semble une méprise ou une énigme, jusqu'à ce qu'on prononce le nom de ses ennemis.

Qui peut parler aujourd'hui des jésuites sans flatter et sans irriter les passions ? Puissant institut qui a du moins cette gloire, que personne n'en prononce le nom avec indifférence ; qui s'est fait une destinée indépendante, et n'a subi l'influence d'aucun événement ni d'aucun homme ; qui mourut sans la révolution, s'est relevé sans la Restauration ; et qui attendra longtemps le jugement impartial de la postérité, s'il est vrai qu'elle ne prononce que sur ceux qui ne sont plus. A cette époque, les jésuites combattaient encore le jansénisme ; ils avaient vaincu à la cour et à Rome ; mais devant le public ils avaient perdu leur cause. En France le parti du talent, de la satire et du malheur devient aisément populaire, et les jansénistes avaient Arnauld et Nicole pour se défendre, Pascal pour attaquer, et les religieuses de Port-Royal pour souffrir.

C'est au milieu de ces débats que Bossuet entra dans la carrière ; c'est de lui que semble dater l'ère nouvelle de l'Église : elle rejette les arguties théologiques et les distinctions des casuistes ; et le caractère de la religion, comme celui de la littérature, sous Louis XIV, est le bon sens et la netteté : alors la piété est aussi solide que le goût ; et la conscience s'éloigne des subtilités de l'école, comme l'imagination des raffinements du bel esprit.

Bossuet annonça de bonne heure cet esprit de précision ennemi des vaines recherches, et qui s'attache aux choses telles qu'elles sont, sans se laisser séduire par de chimériques projets de réforme. Il avait pris pour épigraphe de sa thèse de théologie : *Timele Deum, honorificate regem* ; et il fut toute sa vie fidèle à cette maxime : il craint les novateurs en religion comme en politique, et s'indigne contre les brouillons de l'Église et de l'État : il veut en quelque sorte contenir le torrent de l'esprit humain entre l'autel et le trône, comme entre deux digues indestructibles ; c'est là qu'il lui permet de couler sans franchir ses rives. Jamais l'incertitude n'a tourmenté l'âme de Bossuet comme celle de Pascal ; jamais il ne s'est élevé entre le ciel et lui un de ces doutes terribles qui semblent nous dérober un instant la vue de Dieu : aussi sa conviction est calme et imposante, son éloquence auguste et majestueuse. Il n'a point cette pénétration inquiète qui caractéri-

sera plus tard l'esprit philosophique; il ne creuse pas jusqu'au fond des choses; il les prend telles qu'elles se montrent, l'Église avec cette antiquité qui la réunit à l'origine des temps, le trône avec le despotisme de Louis XIV.

Il y a entre Louis XIV et Bossuet une secrète conformité; c'est la même sûreté de jugement; c'est un bon sens sévère, plein de force et de dignité: Louis a foi dans la royauté; c'est une sorte de religion dont il se voit le dieu sans étonnement, tant il se trouve dans son naturel: Bossuet a la même foi au pouvoir; jamais le monarque n'a douté de sa toute-puissance, ni l'évêque hésité dans sa soumission: l'un est roi comme l'autre est sujet, en conscience; et c'est là ce qui donne au despotisme de Louis XIV cette majesté qui le tempère, comme à l'obéissance de Bossuet cette dignité qui l'ennoblit: ennemis des rêves chimériques, prompts à discerner l'esprit de secte ou de faction, Louis XIV et Bossuet craignent également la nouveauté: le prélat condamne ce qui s'écarte des règles antiques de la foi, et le prince, ce qui s'écarte des habitudes de la monarchie.

Bientôt Louis XIV nomma Bossuet précepteur du Dauphin. Dans une monarchie, l'éducation du prince est une sorte de ministère; c'est un dépôt sacré dont les peuples quelque jour auront droit de demander compte. Bossuet s'en chargea avec une sorte d'effroi religieux. Cette cour brillante, cet appareil de magnificence, cet enfant nourri dans la grandeur, et dont le berceau même n'avait pas manqué de courtisans, que de périls et de travaux! *Je désire servir Dieu*, dit-il dans une de ses lettres; *mais le monde, le monde! les mauvais conseils, les mauvais exemples! Sauvez-nous, Seigneur! sauvez-nous! J'espère en votre bonté et en votre grâce: vous avez bien préservé les enfants de la fournaise, mais vous envoyâtes votre ange; et moi, hélas, qui suis-je?* Ainsi, quand Louis XIV et la France s'applaudissaient d'un pareil choix, seul Bossuet se défiait de lui-même: c'est qu'il voyait un devoir où d'autres n'eussent vu qu'une place.

Ce fut le sort du Dauphin d'être entouré de grands hommes et de rester médiocre: fils de Louis XIV et père du duc de Bourgogne, son nom semble appartenir à la généalogie plutôt qu'à l'histoire; élève de Bossuet, il servit d'occasion à des chefs-d'œuvre dont il ne profita guère: peut-être, après tout, fut-ce un bonheur pour le Dauphin d'être médiocre et de le sentir. Docile sans efforts, il resta jusqu'à sa mort le second du royaume, sans être jamais embarrassé de sa royale obscurité.

C'était alors le temps des la Vallière et des Montespan, époque de scandales excusés par une sorte de majesté ou expiés par des repentirs austères: la galanterie et la piété, les plaisirs et la crainte de Dieu, se disputaient le cœur du roi, sans que Bossuet pût jamais désespérer de ses efforts, ni madame de Montespan de ses séductions. Quel pénible apprentissage du monde que d'avoir à lutter contre les passions du roi et les intérêts de la cour, sans

autre force que celle de la religion! Le courtisan oppose l'intrigue à l'intrigue, l'amour à l'amour, mademoiselle de Fontanges à madame de Montespan: Bossuet n'opposait que Dieu et la conscience, il était à la cour comme une sorte de médiateur entre Dieu et le monde; il ne s'approchait des vanités humaines que pour les soulager et les guérir; il semblait dire, comme dans l'Évangile: Venez à moi, vous qui souffrez. Aux courtisans disgraciés il parlait du service de Dieu, plus doux que celui des rois; aux beautés délaissées, de l'amour du Seigneur, qui ne trompe jamais; et parfois, du milieu de cette cour pleine de piété jusque dans ses désordres, se tournaient vers le ciel quelques âmes délivrées des liens du siècle.

Telle fut la Vallière: ce fut celle des maîtresses de Louis XIV qui donna au monde le moins de scandale par son amour et le plus d'édification par son repentir; c'est Bossuet qui la guidait vers Dieu: tantôt il s'afflige de ses hésitations; *elle prend encore un peu*, dit-il, *la volonté d'être vertueuse pour la vertu même*: tantôt il espère; *elle s'avance à Dieu, selon son naturel, d'une manière douce et lente*; il lui enseigne à *retrouver son cœur et à retirer deçà et delà les petites parcelles de ses désirs épars de tous côtés*. Enfin la grâce opère, et alors Bossuet admire l'ardeur de sa pénitence et s'humilie devant elle. *Je parle, et elle fait*, dit-il; *j'ai les discours, elle a les œuvres*³: c'est lui qui conduit la victime à l'autel, et il ne la quitte que lorsque⁴, *enveloppée du voile mystérieux, cachée à elle-même aussi bien qu'à tout le monde, elle n'est plus connue que de Dieu*.

A la cour, Bossuet vivait entouré de jeunes ecclésiastiques; c'est là qu'au sein du luxe et de la magnificence, tantôt sous les lambris dorés de Versailles, tantôt dans ces bosquets enchanteurs, au bruit de ces jets d'eau qui ne se taisent ni jour ni nuit, il s'entretenait avec de jeunes prêtres de la pauvreté chrétienne et du néant du monde: ainsi ces belles allées que le soir peut-être Louis XIV et sa cour, à la clarté des flambeaux, devaient troubler du bruit de leurs fêtes, calmes et paisibles le matin, voyaient passer de pieux philosophes, qui méditaient sur les destinées de l'homme et sur les miséricordes de Dieu. Bossuet correspondait avec Rancé, cet ardent solitaire qui, de mondain voluptueux devenu réformateur de cloître, enchaîna sur la sévérité de la Trappe, et que ses ennemis ne purent accuser que d'orgueil, seul défaut que laisse supposer le désir de la perfection. De la Trappe à Versailles, du sanctuaire de la pénitence à l'asile des plaisirs, il venait et revenait des lettres: les unes parlaient des dégoûts de la cour et du tracass des passions, les autres racontaient les joies de la pénitence et les douceurs de la cendre et du cilice.

Avouons-le: Bossuet en public suit l'exemple de

¹ Lettres.

² Méditations sur l'Évangile.

³ Lettres.

⁴ Sermon pour la prise d'habit de madame de la Vallière.

la cour, et, comme elle, flatte Louis XIV. Ardent ami de la royauté, il la présente aux yeux des peuples toujours vénérable et sacrée; mais il réserve ses censures évangéliques pour le silence du cabinet: la postérité a pu s'y tromper: que fait cependant ce prélat adulateur? A un prince jeune et conquérant, il conseille la paix; à un monarque enivré de sa grandeur, il rappelle la gloire de Henri IV, et le bonhomme n'est pas le seul de ce siècle qui se souvienne du bon roi¹.

Louis XIV aimait dans Bossuet son esprit de réserve et de soumission: c'était à lui qu'il se confiait dans les affaires de l'Église: ce fut lui qui dirigea l'assemblée de 1682. Il fallait reconnaître les bornes du pouvoir spirituel et temporel, tenir la balance entre toutes les prétentions, faire et rendre justice, enfin rester gallicans et catholiques. Le parlement, trop épris de ses maximes, eût peut-être poussé les libertés gallicanes jusqu'au schisme: le clergé tempéra à propos la hardiesse par la soumission. *Bossuet parle net*², *car il le faut partout, et surtout en chaire*; mais *il parle avec respect*: il adoucit son langage; *il craint de blesser les tendres oreilles des Romains*, mais quelquefois aussi il élève la voix au nom de la théologie et de la politique. *Quoi*³! dit-il, *Bellarmin tient lieu de tout à Rome, et fait seul toute la tradition! Quelle espérance de ramener les princes du Nord et de convertir les rois infidèles, s'ils ne peuvent se faire catholiques sans se donner un maître!*

En 1682, l'Église de France avait témoigné de ses libertés; en 1700, elle témoigna de sa piété et de sa foi, et défendit la pureté de la morale contre les casuistes, et l'exactitude du dogme contre les jansénistes. Bossuet s'était prononcé de bonne heure contre le relâchement des uns, *pleins d'une pitié meurtrière*, et contre la rigueur des autres, *traînant toujours l'enfer après eux*: sa raison s'irritait des subtilités des casuistes, et sa vertu s'indignait de leurs ordures: c'était au nom de la religion qu'ils autorisaient le vice; et la loi de Dieu devenait moins sévère que les préjugés du monde. Déplorable égarement! Ainsi, quand de la morale on veut faire un art subtil et calculé, quand elle n'est plus une révélation du ciel et de la conscience, elle se dégrade par le raffinement et la subtilité; ce n'est plus qu'un labyrinthe de règles et d'exceptions, où l'âme s'égare et périt misérablement. Les casuistes firent pour la morale ce que les scolastiques avaient fait pour la philosophie. A force de définitions et de divisions, ils corrompirent tout, comme l'école avait tout embrouillé: ils furent plus dangereux et plus coupables, car ils gâtaient la conscience.

Jusqu'ici, à la cour et dans les assemblées du clergé, nous avons vu Bossuet partout interprète éclairé de la religion; voyons-le maintenant combattant pour elle contre la réforme et contre le quiétisme: quelles luttes et quels athlètes! Claude,

¹ Lettre au roi.

² Lettres.

³ Ibid.

Jurieu, Burnet, Fénelon; et, seul contre tous, Bossuet toujours inébranlable. A cette époque, les controverses avaient succédé aux guerres de religion, et la plume des docteurs remplaçait l'épée des Guises et des Coligni: Richelieu, qui prétendait à toutes les gloires et qui se piquait d'être théologien aussi bien que poète, disputa contre la réforme; mais son meilleur argument fut la prise de la Rochelle: Arnauld et Nicole descendirent dans cette lice toujours ouverte; Bossuet y parut bientôt, et attira sur lui tous les regards. Qui saura peindre ces tournois théologiques et ces combats qui avaient leur intérêt et leur gloire? La France et l'Allemagne, l'Italie et l'Angleterre, attendaient avec des vœux inquiets la nouvelle d'une conférence entre Bossuet et Claude: on parlait d'une conversion comme d'une victoire ou d'une défaite; et il y avait des consciences gagnées à la foi catholique qui troublaient la Hollande comme aux jours du passage du Rhin.

Aujourd'hui, nous prenons en pitié ces graves discussions, insensés qui ignorons qu'il n'y a point de débats où n'entre la liberté! Au seizième siècle, la liberté c'est d'examiner la foi et les croyances. Luther et Calvin ne réclament pas les droits du vassal ni du citoyen, mais l'indépendance du sectaire et du docteur. Au dix-huitième siècle, la liberté passe de la théologie dans les lettres; car la littérature était alors le goût et la passion de l'époque. Enfin aujourd'hui la liberté est dans la politique. Ainsi, pour déconcerter ses ennemis, c'est dans notre sentiment le plus vif et dans notre passion dominante qu'elle vient tour à tour s'établir, changeant de formes sans jamais changer de nature. De là son intérêt dans toutes les luttes de l'humanité et sa part dans tous les martyres.

O vous qui méprisez si légèrement, creusez au fond de ces discussions théologiques, écarterez les mots qui vous trompent, pénétrez jusqu'aux choses; Claude et Bossuet débattent ce que vous débattez encore!

Chaque époque semble avoir une idée dominante. Dans le siècle de Louis XIV, c'est l'unité; rien ne reste isolé et indépendant; tout se régularise et se subordonne: la littérature sous l'influence de Racine et de Boileau; la philosophie sous les auspices de Descartes; la politique sous le pouvoir de Louis XIV. Si quelqu'un alors se fût avisé de définir la religion un rapport individuel de l'homme à Dieu, il eût choqué tous les esprits: catholiques ou réformés, tous croient qu'il doit y avoir un culte commun; et cette idée fait la force de Bossuet et la faiblesse de Claude dans leur controverse. Le catholique n'examine pas, il croit, et l'autorité de l'Église est la règle de sa conscience: la réforme mêle l'examen et l'autorité; elle a besoin de l'un contre Rome, et de l'autre contre les sectes indépendantes.

La conférence entre Claude et Bossuet n'est pas seulement une discussion de théologiens; c'est un drame, c'est un combat qui a ses alternatives de crainte et d'espérance: Claude est habile; sa logique est forte et serrée, son langage est précis et élé-

gant; c'est le défenseur d'un parti qui sent déjà l'approche de la persécution, et qui, pour se relever, a besoin d'une victoire : son rival est l'oracle de l'Église; quelle gloire de le vaincre! c'est un évêque de cour; quelle joie de l'humilier! que de vœux s'attachent aux paroles de Claude! il parle; les protestants, espèrent, et se regardent avec un sourire de confiance : Bossuet répond; les catholiques respirent et s'encouragent; ce n'est point un dialogue fait à plaisir : dans Platon, Socrate doit avoir raison, et les sophistes jouent le rôle des oncles de comédie, qu'il est de règle de rendre dupes : ici la guerre est franche; Claude n'est pas chargé de déraisonner à la gloire de son rival; il porte et reçoit des coups; tantôt il presse son adversaire, tantôt il se défend : Bossuet ne dissimule pas ses inquiétudes; il avoue qu'il a tremblé, sorte de franchise qui sied aux braves et aux vainqueurs : il prie Dieu; car il s'agit du salut d'une âme : il craint de paraître faible, et ce n'est point amour-propre, c'est zèle du Seigneur; il y a là une âme qui sera éternellement heureuse ou malheureuse, selon qu'il aura tort ou raison; et, dans l'ardeur de sa foi, il croit voir le ciel et l'enfer attendre l'issue de la lutte.

Jamais la réforme n'eut d'adversaire plus redoutable : il sait que, pour dissiper ses ennemis, Dieu n'a qu'à se montrer, et il découvre à tous les yeux la majestueuse simplicité de la religion : l'Exposition de la foi catholique fut traduite dans toutes les langues, et, se répandant de proche en proche, alla évangéliser les peuples protestants jusqu'au fond de l'Allemagne. Il y a entre ce livre et l'Histoire des variations une liaison d'idées remarquable : dans l'Exposition de la foi, il présente l'Église toujours une et immuable; dans les Variations, la réforme toujours changeante et incertaine : à l'immutabilité de la foi catholique il oppose les contradictions et les incertitudes de la réforme; ici la vérité qui est toujours stable, parce que sa nature est de se satisfaire elle-même; là l'erreur toujours variable et passagère, parce qu'elle ne se contente jamais.

La pensée fondamentale de l'Histoire des variations, c'est que l'instabilité des opinions est le caractère de l'erreur : telle était l'idée dominante du siècle de Bossuet. A cette époque, fatigués des agitations du seizième siècle, les esprits penchaient vers l'autorité; et la réforme elle-même n'osait pas avouer que, fondée sur la liberté, c'était sa nature de changer sans cesse : aujourd'hui les variations de la liberté politique nous ont appris à être moins sévères. Nos ancêtres ne croyaient guère à la vérité des doctrines, si elles n'étaient invariables : de nos jours l'invincible opiniâtreté d'opinions nous semble aussi un des signes distinctifs de l'erreur; ainsi il y a tel siècle où c'est un tort de changer sans cesse, et tel autre où il messied de rester immobile : le mérite des écrivains dans la polémique, c'est de savoir connaître leur temps, c'est de frapper où les contemporains croient que le coup sera mortel.

Un théologien ordinaire n'eût fait de l'Histoire des variations qu'un livre de controverse; mais le

génie de Bossuet sait tout animer. Avec quelle énergie il peint Luther! Rien n'est oublié du caractère étrange de ce réformateur, de ce prophète nourri de scolastique, qui fait une révolution avec des arguments de théologie, qui met en thèses ses fureurs, qui réunit à l'opiniâtreté du docteur quelque chose de l'ardeur du guerrier, et veut comparaître à Rome avec vingt mille hommes de pied et cinq mille chevaux; alors je me ferai croire, dit-il. Bossuet semble oublier la controverse; il s'enflamme d'une sorte d'indignation enthousiaste; c'est un évêque qui maudit un hérésiarque; c'est en même temps un poète qui chante un de ces hommes : extraordinaires que Dieu envoie pour changer la face du monde. Bossuet respecte dans Luther le ministre des vengeances célestes, et il croirait offenser Dieu que de chercher à rabaisser ce génie marqué du sceau de la grandeur et de la colère divine : ce n'est point un portrait fait à force d'antithèses; c'est Luther avec toutes ses passions : il n'est nulle part si grand que dans Bossuet, parce que nulle part il n'est représenté avec plus de vérité. Dans les premiers écrivains de la réforme, Luther est un saint; ce n'est plus un homme : à force de vouloir le rendre admirable, ils le rendent monotone; ce n'est plus ce pédant qui remuait les passions populaires et qui fit tant écrire et tant combattre, ce buveur de bière qui ravageait par la parole et avait foi en sa prière; c'est un ange et un élu du Seigneur. Dans Bossuet, il est tel qu'il fut, plein de génie et de mauvais goût, de fanatisme et de bouffonnerie; c'est un homme tel que Shakespeare aime à en peindre, pétri de contrastes bizarres; et ces contradictions de caractères, qui eussent plu au poète comme un ressort dramatique, ne déplaisent pas au prélat comme un signe précurseur des variations de la réforme.

C'est là ce qui donne tant d'intérêt à l'Histoire des variations; c'est un drame où revivent tour à tour Melancton, qui pleurait les malheurs de la guerre, et voyait des hommes où son siècle ne voyait que des protestants et des catholiques, cette âme tendre et résignée qui s'écriait : Si je n'avais pas de chagrins, prierais-je Dieu avec tant d'ardeur? Melancton, que Bossuet semble regretter comme une ouaille chérie; Calvin, qui fit schisme dans l'hérésie, que Rome excommunia, et que condamna Luther; Henri VIII, ce roi théologien, qui ne doutait pas plus de son pouvoir que de sa raison, qui changea de cultes comme de maîtresses, et sembla se jouer de la religion comme du mariage. Avec quel mépris Bossuet raconte la réforme de l'Angleterre, ses souplesses de conscience et ses apostasies successives! c'est le langage d'un évêque qui s'indigne de voir la religion asservie au pouvoir temporel, et qui, à ce honteux abaissement, oppose l'indépendance de l'Église catholique. Le catholicisme en effet est souvent inquiet sous un maître protestant, mais il n'est jamais esclave sous un roi catholique; et, au besoin, il serait plutôt ambitieux que servile.

Dans les Variations, luthériens, calvinistes, zuingliens, anglicans, tous viennent passer tour

à tour devant le tribunal de Bossuet, et s'élever en jugement les uns contre les autres, Luther contre Calvin, Calvin contre Luther, l'Allemagne contre la Suisse : effroyable confusion que le génie de Bossuet n'a démolie que pour la faire ressortir. C'est ainsi qu'il était beau de vaincre la réforme : paisibles succès qui n'étaient dus qu'au génie, et dont Louvois ne pouvait rien revendiquer; douces victoires qui donnaient des joies que la charité chrétienne pouvait excuser; heureux temps enfin, où Bossuet n'avait point à secourir de victimes de la persécution, ni à les voir s'étonner d'être secourues par lui!

Quand Bossuet combat la réforme, il s'agit d'une question qui se débat depuis plus d'un siècle, et que comprend le monde. Il n'en est pas de même du quietisme, sorte d'hérésie née de l'excès de la perfection; c'est une doctrine neuve et mystérieuse : alors la polémique de Bossuet prend un autre caractère; il explique en même temps qu'il discute; mais il n'a pas, comme son rival, l'art de mettre de la clarté dans les subtilités de la théologie : il le sent; il s'irrite contre cet ennemi insaisissable, et, d'un ton de défi, le somme de venir combattre en plaine et de quitter ses brouillards.

Jamais génies ne furent si différents ni si égaux que Bossuet et Fénelon : l'esprit de Bossuet ne sort pas des bornes assignées aux idées de son siècle; il s'arrête à ce qui est : Fénelon, avec son esprit à faire peur, va plus loin que ses contemporains; son caractère est retenu et modéré, mais sa pensée est vive et remuante : Bossuet n'aime que ce qui est établi; et, pour lui plaire, la vérité a besoin d'être ancienne : Fénelon juge les choses sans s'inquiéter si elles sont vieilles ou nouvelles : Bossuet, avec son génie net et solide, s'en tient à la foi catholique et à la royauté de Louis XIV; Fénelon, avec son esprit pénétrant et son âme affectueuse, veut perfectionner la religion et la monarchie, il s'abandonne au mysticisme et propose les états-généraux : Bossuet est gallican et défend les libertés de l'Église telles qu'il les a trouvées : Fénelon est ultramontain, parce qu'il voit l'Église de haut et dans son unité mystique. Dans l'éducation du Dauphin, Bossuet ne s'écarte pas de la méthode ordinaire des études, et ses leçons d'histoire et de philosophie sont des chefs-d'œuvre sans être des innovations : Fénelon, bel esprit chimérique, comme disait Louis XIV, ose, en dépit de la routine, composer pour son élève des fables et un roman.

Bossuet étonna son siècle quand, à la naissance du quietisme, il s'écria qu'il y allait de toute la religion. Le mot parut exagéré; il n'était que vrai. C'est encore le vieux débat entre l'autorité et l'examen, entre la soumission et la liberté. Dans la réforme, c'est la raison qui devient juge de la foi et du culte; dans le quietisme, l'amour pur devient aussi la seule règle de la religion. La réforme n'a besoin que de la raison pour reconnaître Dieu; le quietisme, pour l'adorer, n'a besoin que de l'amour. Dans le catholicisme, le culte est placé comme intermédiaire entre Dieu et l'homme; ici l'a-

mour pur s'élève vers le ciel, sans emprunter l'appui des cérémonies religieuses. La piété vulgaire a besoin de signes et de symboles qui l'entretiennent sans cesse de Dieu; l'amour pur se suffit à lui-même : de là l'inutilité des sacrements, le mépris de l'Église et du culte public; autant de religions qu'il y a d'hommes : voilà les conséquences dangereuses que prévoit la raison sévère de Bossuet. C'est en vain que Fénelon s'abuse : le quietisme aboutit au déisme.

Bientôt la lutte s'engagea : opposés front à front, ils redoublent de génie et de talent, Bossuet pour vaincre, et Fénelon pour n'être pas vaincu : à côté d'eux, se trouvait une femme d'une piété ardente et enthousiaste, madame Guyon, qui prétendait au martyre, et n'obtint que la Bastille. La dispute fut souvent amère : Bossuet s'emporte dans l'attaque; Fénelon a le tact de l'homme de cour; il sait se défendre sans jamais prendre l'attitude d'un factieux ou d'un sectaire; il garde les bienséances de la politesse; mais la charité chrétienne exige plus que le monde.

La politique de Bossuet ressemble à sa théologie; elle n'est ni subtile ni chimérique : la théocratie de Moïse et la monarchie de Louis XIV, voilà ses deux types, voilà sur quelle mesure il juge le passé et le présent; la théocratie et la royauté semblent se contredire; mais comme il y a entre Moïse et Louis XIV trois mille ans d'intervalle, Bossuet, qui s'attache aux choses plutôt qu'aux théories, admire le sacerdoce à Jérusalem et la monarchie à Versailles, sans s'inquiéter de leur différence : l'Égypte, avec ses institutions immobiles, avec ses rois qui étaient jugés à leur mort et ses prêtres qui ne l'étaient jamais, parce qu'il n'y a pas de tribunal où se juge la souveraine puissance, l'Égypte est vantée par Bossuet; et la sévère grandeur des Pyramides plaît à son génie comme une image du gouvernement. Il aime tout ce qui est grave et régulier : à Athènes, l'aréopage; à Rome, le sénat; en France, la royauté absolue et l'épiscopat. Cependant ce goût de l'ordre et de la stabilité n'est point dans Bossuet un système impérieux; il ne cherche pas à y ramener tous les gouvernements, quels qu'ils soient; il respecte ce qui est établi et n'approuve pas plus les novateurs dans les républiques que dans les monarchies. Il faut demeurer, dit-il, dans l'état auquel un long temps a accoutumé le peuple, et Dieu prend en sa protection tous les gouvernements légitimes. Il n'est point indifférent entre la démocratie et la royauté, mais il souffre ce que Dieu veut, et se résigne à ses desseins : de là son impartialité dans l'histoire; de là cette justice rendue à la Grèce et à l'Italie; il ne leur conteste ni leur gloire ni leur puissance, puisque Dieu a permis leurs exploits et leur liberté.

Dans Bossuet, c'est Dieu seul qui avertit et qui menace; le peuple doit se taire; les princes ont des devoirs sans que les sujets aient des droits. Bossuet ôte aux rois la crainte du peuple, mais il met à la place la crainte de Dieu. Ainsi la foi du monarque

¹ Avertissements aux protestants.